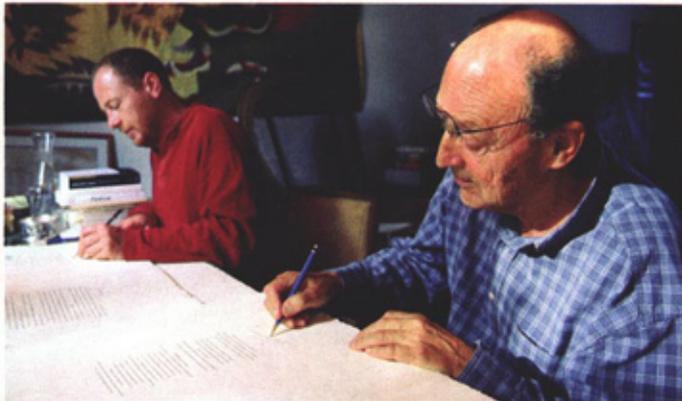


Géricault revisité **Le Rad**



En 1816, 15 personnes sur 147 survécurent à treize jours de dérive sur un radeau, en s'entre-dévorent. Géricault s'attacha fièvreusement à rendre l'esprit de cet horrible fait divers. Deux siècles plus tard, Lionel Guibout en donne une lecture mythique, à travers "Méduse", un livre de lithographies originales scandées d'aphorismes poétiques de Michel Tournier.

Par Béatrice Comte
Photos Jean-Michel Voge

Lionel Guibout et Michel Tournier signent l'un des 109 exemplaires de « Méduse ». Le peintre précise : « Ce livre est une manière de documentaire fictionnel. L'histoire est véridique, mais tous les détails représentés (anatomies, accastillages) sont faux. »



eau maudit

LA COLONNE DES DAMNÉS

DE LA MER

S'AVANCE VERS SON DESTIN.





Avant de déposer d'un trait définitif l'encre grasse sur la pierre lithographique (technique d'impression à plat découverte en 1799 par le Pragoïse Senefelder), Guibout fait ses gammes sur papier. Derrière lui, la manne de poissons volants qui s'abattit un jour sur le radeau.

Ll'histoire du radeau de la *Méduse* fait frémir, méditer. Frégate emportant, au début de la Restauration, 400 hommes et de l'or vers la colonie du Sénégal, la *Méduse*, mal commandée par un vieil émigré, s'échoue sur le banc d'Arguin. Les « messieurs » emplissent les canots et abandonnent sciemment 147 hommes à un vague radeau : ni nourriture ni boussole, mais du vin et des armes. Angoisse, entassement, colère, ivresse : mutineries et bagarres éclatent, l'homme disparaît vite sous le fauve. Trois jours ne sont pas écoulés que commencent les scènes d'anthropophagie. Ceux que l'on ne bascule pas par-dessus bord, on les déchire tout crus, on les démembre pour les laisser boucaner. Les gradés de l'esquif attendent, eux, le cinquième jour. « *Quand on a vraiment faim...* » commente malicieusement Michel Tournier.

Cette sauvagerie « française » hanta Géricault. Qui fréquenta l'hôpital Beaujon, la morgue, les asiles d'aliénés, regarda se putréfier en son atelier des membres de suppliciés. Et donna, en 1819, après deux ans de quasi-réclusion, une toile bouleversante. Boudée par les officiels, elle fascina le public : goût du morbide, assimilation de

l'œuvre à un commentaire sur la déliquescence du régime, étrangeté d'une facture classique appliquée à un thème romantique, et peut-être sentiment confus de se trouver face à la nature profonde de l'homme...

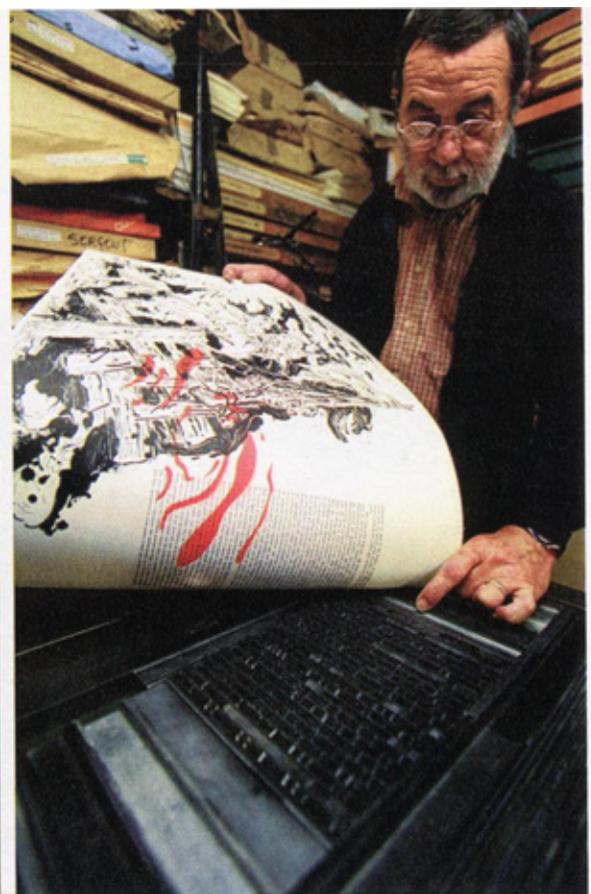
Tirer l'horrible vers le tragique

Le peintre Lionel Guibout, admirateur passionné de Géricault (l'un des premiers lithographes français), eut l'occasion de lire aux archives de Saintes le récit autographe que Savigny - le jeune chirurgien qui s'était improvisé commandant du radeau - avait immédiatement écrit dans le navire qui le ramenait en France (ce manuscrit semble, depuis, avoir disparu !). Fervent de mythologie grecque, fécond dessinateur des Géants et Monstres initiaux, sachant que Cronos toujours dévore ses enfants, l'artiste perçut entre les lignes une évocation de la condition humaine, et oublia la contingence du fait divers pour l'universalité du mythe. Ce qui avait été commande d'un cercle de bibliophiles - illustrer Savigny - devint pour lui une nécessité ontologique. Il raconte :

- *On n'échappe pas à son sujet ;*



L'artiste dessine ici directement sur la pierre. Il précise : « C'est un plaisir physique, charnel de se mesurer au support. C'est aussi une grande angoisse : le risque est grand et le repentir, quasi impossible. »



Le typographe Jean-Jacques Sergent à l'œuvre dans son antre orléanais. « Méduse » est composé en romulus. Sergent dispose un à un les caractères dans ses réglottes. Il étudiera ensuite la mise en place exacte du texte de Tournier avec Guibout. Interviendra alors le cinquième et dernier passage sous presse.

d'autant qu'il me faut épuiser un thème pour m'en libérer. Savigny, j'ai lu son texte une seule fois. Son énergie de vivre m'a habité, les images jaillissaient en moi, j'étais ivre de l'ivresse des soldats, je comprenais leur facilité à s'abstraire d'une humanité qui les avait exclus. Le cycle vital n'est-il d'ailleurs pas celui d'une constante dévoration, source de renaissance ?... Bref, j'étais obsédé, absorbé, phagocité. Il fallait donner forme à mes cauchemars. Mais qu'oser après Géricault ? J'ai pris le parti inverse du sien : il avait tout exprimé sur une seule toile, espérance, folie, épouvante, souffrance. Moi, je m'effaçai derrière Savigny, je vécus dans sa peau la descente aux enfers. Sans rien inventer, je dessinaï la « drive », étape par étape, comme elle avait été vécue.

Ainsi naquit un étonnant livre d'artiste, un de ces rassurants ouvrages entièrement réalisés à la main qui signalent la vitalité de la planète Gutenberg et la pérennité du savoir-faire artisanal. Après des dizaines d'esquisses préparatoires, Guibout a dessiné directement à l'encre grasse – sans repentir possible, et bien sûr à l'envers – sur dix-sept grandes pierres lithographiques (ensuite mouillées pour faire jouer la répulsion gras/eau) : au roseau pour les traits, au pinceau pour les lavis. Un artiste qui dessine lui-même ses pierres au lieu de les confier à un chromiste éprouve la sensualité du contact avec les matériaux, la dureté et le grain du calcaire, vit la difficulté de maintenir sa main à distance et de retenir son

souffle pour éviter les taches : mais les feuilles qui sont pressées ensuite une à une après fixation avec de la gomme arabique mêlée d'acide nitrique, ces feuilles acquièrent une vibration inégalée. Chacune est originale.

Guibout avait d'abord mis le texte de Savigny vis-à-vis de ses lithos. La mise en espace ne lui convenait pas. Texte et images doublonnaient. Il pria alors Michel Tournier, grand amateur de dessin, de l'aider. L'écrivain accepta immédiatement, et composa de courts textes rythmés dont la concision universalise et poétise le drame. Com-

posés signe à signe au plomb et à la main (par un typographe ayant choisi de faire des livres faute d'avoir les moyens d'en acheter), ces haïkus furent ensuite disposés par Guibout chacun dans sa planche. Ultime tirage, et le livre, après une gestation de deux années, enfin était né. ■

BÉATRICE COMTE

« Méduse », texte de Tournier et lithos originales de Guibout. Ouvrage exposé à Paris jusqu'au 12 octobre à la galerie Broutta (31, rue des Bergers) et à Versailles jusqu'au 17 novembre (Orangerie de Mme Elisabeth). Édition Galleria del Leone 109 exemplaires signés des auteurs (2 000 € à 4 500 €).



« Méduse » est terminé, à la satisfaction, manifeste de Lionel Guibout (en rouge) et de Michel Tournier (en bleu). Les aplats rouges relèvent de la technique du pochoir.